

FOLLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

MONTREAL. 7 JUIN 1890

LE REGIMENT

PREMIERE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Et content de sa phrase, Patoche eut un sourire galant. Marguerite le regardait avec crainte et surprise. Elle ne savait trop si elle n'avait pas affaire à un fou.

—Malgré cela, reprit Patoche, vous n'êtes pas heureuse.

Elle tressaillit.

—Eh ! monsieur, que vous importe et qui vous fait croire ?

—J'en suis sûr. Ne vous fâchez pas, madame, de ce que je vais vous dire et surtout ne vous alarmez pas. Considérez, en tout ceci, que je suis votre ami, absolument dévoué, et que je n'ai en vue que votre bonheur. Non, madame, vous n'êtes pas heureuse. Le souvenir du passé vous hante. Et la meilleure preuve que je ne suis pas votre ennemi, tenez, madame, c'est que ce passé je le connais et que je n'en ai jamais rien dit. Il a fallu des circonstances exceptionnelles pour m'obliger à venir vous trouver aujourd'hui et à vous le rappeler.

Un tremblement prenait Marguerite des pieds à la tête. Que voulait cet homme à mine louche et sinistre ? Il ne mentait pas. Jadis il avait été mêlé à tout ce drame de son mariage secret et de la naissance de l'enfant à Malpalu. Malgré tout, elle faisait bonne contenance. Tranquille, comme s'il traitait de la vente d'un fonds de commerce, Patoche poursuivait :

—Je vous ai donc plainte de toute mon âme, madame, car j'ai compris le désespoir où avait dû vous plonger l'abandon de votre enfant. J'ai vu vos larmes et vos angoisses, moi, et je n'oublierai jamais un pareil spectacle.

Marguerite joignit les mains avec un geste d'épouvante.

—Par pitié, monsieur, plus bas, plus bas, mon mari pourrait entendre, et si ce n'est mon mari, mes enfants !

Patoche sourit avec bonhomie, pour lancer cette cruauté :

—Vous ne me conseillez plus de vous parler à la troisième personne ?

—Oh ! monsieur pardon.

—Il n'y a pas d'offense, madame, il n'y a pas d'offense, que de fois, en ces vingt ans écoulés, vous avez dû penser à votre pauvre enfant perdu ! que d'imaginations à son sujet ? Etait-il mort ? Et dans quelles épouvantables circonstances ! Fallait-il le pleurer à tout jamais ? Etait-il vivant ? Et alors qu'était-il devenu ? où était-il tombé ? Dans quelle famille qui le martyrisait peut-être ! Dans quelles anxiétés vous avez vécu, pauvre femme !

Patoche approcha de ses yeux un mouchoir à carreaux, plusieurs fois troué, et fit mine d'essuyer une larme.

—Eh bien, madame, désormais plus de soucis, plus de regrets, plus de ces imaginations, vous n'aurez plus besoin de vous rappeler le passé. C'est le présent maintenant qui vous charmera ! Je viens vous dire de ne plus pleurer, laissez le sourire reparaître sur vos lèvres, je vous apporte l'espérance.

—Encore une fois, monsieur, expliquez-vous.

—Mieux que l'espérance même, je vous apporte la certitude.

Eh ! eut un cri, échappé à son amour maternel ; un cri de suprême joie, oubliant tout, et sa famille nouvelle, ses enfants, son mari, et le passé qu'elle avait caché avec tant de soins.

—Mon fils ! Vous venez me parler de mon fils perdu.

—Oui, madame.

—Où est-il ? Que fait-il ? Comment l'avez-vous reconnu ? qui vous a prouvé, qui me prouvera à moi-même ?

—Doucement, madame, doucement, fit Patoche en étendant vers elle une main large dont les ongles étaient en deuil. Chaque chose en son temps et chaque détail à son heure.

Marguerite était en proie à l'émotion la plus vive. Cette espérance qu'un pareil homme faisait naître, cette certitude qu'il annonçait tout cela était-il bien réel ? Un reste de défiance lui venait, inspirée par la physionomie du misérable. Vraiment, il ne ressemblait pas à un messager de bonheur. Et son sourire donnait à la comtesse comme des nausées.

—Tout d'abord, chère madame, dit Patoche devenant plus familier au fur et à mesure qu'il était écouté avec plus d'intérêt, il faut que je vous renseigne sur votre fils, car c'est en effet de lui que je viens causer avec vous et il est de mon devoir de tranquilliser votre cœur de mère. Soyez donc heureuse complètement, chère madame, votre fils est digne de vous. Il était à craindre qu'ainsi abandonné, élevé au hasard, ayant peut-être sous les yeux de mauvais exemples, il ne tournât mal. Au contraire, c'est un honnête jeune homme qui ne connaît pas encore le bonheur qui l'attend, mais auquel, certes le bonheur est dû, comme une récompense de ses hautes qualités.

Patoche s'arrêta et après une hésitation :

—Dites-moi, madame, avez-vous quelque indice qui puisse vous faire reconnaître votre fils ?

Et l'homme d'affaires coula un regard en dessous vers la comtesse. Un pareil indice pouvait être un obstacle à son intrigue.

Hélas ! non dit-elle.

—C'est malheureux, dit Patoche.

Et il respira, soulagé. Il n'avait plus rien à craindre.

—Madame, dit-il, c'est tout une histoire qu'il faut que je vous raconte, un peu longue peut-être, mais si pleine d'intérêt pour vous, que je suis sûr que vous l'écouteriez jusqu'au bout sans l'interrompre.

Alors, sans aucune hésitation, avec une ressource d'imagination étonnante, il inventa une légende d'après laquelle il avait fait connaissance de Pierre Gironde peu de temps auparavant. Il s'était vivement intéressé à ce jeune homme. Il lui avait rendu des services. Il avait ainsi gagné sa confiance. Et Gironde lui avait raconté son histoire. Quel n'avait pas été l'étonnement de Patoche en entendant Gironde lui dire qu'il avait été trouvé dans la forêt de Russy, non loin du hameau et du château de Chambord. L'année, les détails, l'hiver rigoureux, la neige, tout concordait avec l'histoire de l'enfant de Marguerite. C'est au milieu des broussailles, et non loin du Cosson enflé par les pluies que l'enfant avait été recueilli.

Par qui ? interrogea la comtesse soupçonneuse et qui ne perdait aucun des mouvements de la physionomie de Patoche.

—Par un charbonnier, paraît-il, qui l'adopta, pris de pitié et croyant à un crime. Il s'en allait du pays le lendemain, ayant terminé son charbonnage et il emporta le petit.

—Le nom de cet homme ?

—Gironde fit Patoche au hasard.

Il n'avait pas prévu ces questions de détails, mais confiant dans l'invention de son esprit fertile en intrigues et dès longtemps habitué aux surprises, il était prêt à tout.

—Où demeure-t-il ? Je veux le connaître. Je veux le remercier. Je veux faire sa fortune. Je lui dirai que cet enfant qu'il considère depuis longtemps comme son fils, je ne le lui prends pas, il le verra aussi souvent qu'il le voudra, le changement de situation n'amènera pas de changement dans l'affection que mon enfant lui doit.

—Que je suis heureux de vous entendre parler de la sorte, madame, et comme le père Gironde serait ravi, j'en suis sûr, de vous entendre, lui aussi ! Hélas !

—Que voulez-vous dire ?

—Il est mort.

—Ah ! depuis longtemps ?

—Je ne vous renseignerai pas au juste. Pierre vous le dira lui-même.

—Et la mère adoptive ?

—Morte depuis plus longtemps encore. Pierre ne l'a jamais connue.

Marguerite n'avait aucun soupçon ; c'était son instinct, seulement, qui la poussait à se méfier et à continuer ses questions.

—Où demeuraient-ils ? Où mon fils a-t-il passé sa jeunesse ?

—Dans un petit village de l'Indre. Mais votre fils lui-même se fera un plaisir de vous donner ces renseignements. Je ne veux pas lui déflorer ce plaisir. Il sera si heureux de vous mettre au courant de sa vie.

Il craignait que la comtesse ne fût trop pressante. En gagnant du temps, il donnerait un air de réalité à ces détails.

—A mon tour, monsieur, dit Mme de Cheverny, je vous demanderai si vous avez quelque preuve de ce que vous m'apprenez là. Tout à l'heure je vous disais qu'aucun indice resté sur ce pauvre enfant, qui pût m'indiquer plus tard sa trace et me permettre de le retrouver. Mais ce jeune homme qui porte le nom de Pierre Gironde a-t-il, lui, une preuve quelconque de son abandon ? Je ne suspecte pas votre bonne foi.

—Oh ! madame, je suis un honnête homme.

—Non, je ne vous suspecte pas, mais...

—Je vous comprends, madame, je ne vous en veux pas. Vous êtes obligée de vous entourer de garanties. Vous admettez bien que les détails que je vous ai donnés concordent avec vos souvenirs.

—Certes.

—Vous pourriez vous dire : Patoche connaissait comme moi ces souvenirs ; il avait les mêmes souvenirs que moi. Et il en profite, disons le mot, madame, bien que ce mot soit très vilain et qu'il me fasse rougir de honte, il en profite pour me faire "chanter".

Elle fit un vague geste de dénégation. Patoche prit un air attristé et plus bas, comme à regret :

—Je suis pauvre, je suis mal mis, je ne paye pas de mine. Je sais tout cela, mais qu'est-ce que cela fait ? Est-ce ma faute ? Au soupçon qui vous est venu, madame, et dont je ne vous garderai pas rancune, je répondrai seulement ceci : Croyez-vous que, possédant votre secret, si j'avais voulu en profiter, j'aurais attendu vingt ans pour cela ? Vingt ans sans même me montrer à vous, paraître sur votre chemin, pour vous émouvoir et me faire craindre ? Vingt ans sans vous écrire ? Qui donc m'en eût empêché ? Personne. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Parce que je suis un brave homme, madame. Il avait parlé avec chaleur et conviction, le misérable. Et son raisonnement était si logique que Marguerite en fut frappée. C'était vrai ce qu'il disait. Il aurait pu abuser de ce secret, en user du moins. Elle y avait bien souvent pensé, la pauvre femme, à ce Patoche disparu de sa vie, elle l'avait souvent revu dans ses rêves, apparaissant tout à coup comme un mauvais ange. Elle n'était pas loin de penser qu'elle se trompait sur son compte. Patoche devinait ses impressions. Le clou était enfoncé : il donna le dernier coup de marteau.

—Je ne pouvais avoir de soupçons sur Gironde, comme vous en avez sur moi, madame. Lorsque j'eus entendu ce jeune homme me dire qu'il avait été recueilli pendant le mois de décembre 1859, dans la forêt de Russy je n'eus pas d'hésitation : c'était votre fils. Mais je pensai que des inquiétudes vous viendraient, que vous me suspecteriez et sans expliquer à Gironde les raisons de mes questions, que je mis sur le compte de mon amitié pour lui et de l'intérêt que je lui portais, je lui demandai s'il possédait quelques preuves de la vérité de ce qu'il me racontait. Il fut surpris. "Pourquoi vous tromperais-je ?" dit-il. Dans quel but ?" Et il ajouta avec amertume : "Auriez-vous l'espérance de me faire retrouver ma mère ?" Car, en tout cela il ne songe qu'à sa mère, à vous, madame, comme si un secret instinct l'avertissait qu'il ne doit plus songer à son père. Je n'osai pas réitérer ma demande, mais lui-même, quelques instants après, revenant sur ma question, me dit : "Mon père adoptif avait toujours négligé de faire constater d'une façon régulière mon adoption. Au point de vue de la loi, il ne le pouvait. Les adoptions sont très difficiles avec les lois françaises. Il fallait certaines conditions d'âge qu'il ne pouvait réunir. Mais lorsqu'il sentit ses forces diminuer, lorsqu'il devina que la mort